

Daniel Arsand

Moi qui ai souri le premier

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MIREILLE BALIN, OU LA BEAUTÉ FOUDROYÉE, biographie, La Manufacture, 1989.
NOCTURNES, nouvelles, HB éditions, 1996.
LA PROVINCE DES TÉNÈBRES (prix Femina du premier roman), Phébus, 1998 ; Libretto, 2001.
LA VILLE ASSIÉGÉE, nouvelle, éditions du Rocher, 2000.
EN SILENCE (prix du jury Jean-Giono), Phébus, 2000 ; Libretto, 2006.
LILY, Phébus, 2002 ; Libretto, 2014.
IVRESSES DU FILS, Stock, 2004.
DES CHEVAUX NOIRS (grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres), Stock, 2006 ; Le Livre de Poche, 2008.
DES AMANTS (prix de la Ville de Valognes), Stock, 2008 ; Babel nº 1439.
ALBERTO, éditions du Chemin de fer, 2008.
UN CERTAIN MOIS D'AVRIL À ADANA (prix Chapitre du roman européen), Flammarion, 2011 ; Libretto, 2015.
QUE TAL (prix 30 millions d'amis, mention spéciale du jury), Phébus, 2013 ; Libretto, 2014.
JE SUIS EN VIE ET TU NE M'ENTENDS PAS (prix Jean-d'Heurs du roman historique, prix littéraire des Genêts, prix du Roman gay), Actes Sud, 2016 ; Babel nº 1514.

Illustration de couverture : © Anthony Goicolea

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16936-7

DANIEL ARSAND

Moi qui ai souri le premier

ACTES SUD

À Jonas Alleaume, Myriam Anderson, René de Ceccatty, Christian Chavassieux, Marie Goudot, Thierry Hervieu, Héloïse Jouanard, Christel Paris, Daniel-Georges Polliart, Maud Suchet, Hélène Villers, Elena Zayas.

Un instant heureux ? Je ne vois pas. Ça ne me vient pas. Il y en a eu, mais c'est plus une sensation, une succession de sensations, reliées à rien de particulier. Très tôt j'aimais surtout être seul. Qu'on ne vienne pas me surveiller, me demander si ça allait ou pas. Ma mère, si le silence dans ma chambre se prolongeait un peu trop, venait me faire coucou, ça va ? Je répondais, oui, ça va. Elle restait dans la pièce. Regardait. Me regardait jouer. Ce que je ressentais – je ne me le formulais pas encore – c'était : j'ai répondu, pourquoi elle ne retourne pas d'où elle vient, que veut-on de plus que ce que j'ai dit ? Et je m'entendais plutôt assez bien avec ma mère. J'avais quatre ou cinq ans.

Tôt, aux réunions de famille, en vacances, je m'emmerdais, je m'emmerdais à parler, à écouter, je me vivais à côté des autres, différent je ne sais pas, mais pas concerné par eux, ça, c'est sûr. Ce qu'on disait ne m'intéressait pas. Les garçons

m'excitaient, mais je ne tombais amoureux que de filles. Je les sublimais sans doute, et m'arrêtais à leur visage.

Tout ce blabla de divan pour te dire que je ne vois rien comme "amour possible", juste de l'invisible apaisant. Du bonheur sans paysage ni personnages.

Jadis elle avait pour nom chemin de la Porte d'Or au Gros Chêne. Où, la porte, et quelle porte ? En quel siècle la passaient paysans et bourgeois, carrioles et troupeaux ? Et ce gros arbre, cet arbre royal eut-il sa légende ? Inspirait-il la vénération ou la peur ? A-t-il d'ailleurs réellement poussé sa ramure vers le ciel, déployé ses branches au point d'en obscurcir le sol ? S'il a été, quand l'a-t-on abattu ? Et qui ? La foudre a-t-elle achevé son règne ? Ni gouache ni gravure n'en ont perpétué l'hypothétique existence.

Autrefois, on la nommait chemin de la Croix de la Mission. La croix, et là des archives le prouvent, fut déracinée de son socle à la Révolution. De quelle mission parlait-on ? En quelle colonie, en quel pays vierge s'implanta-t-elle ?

Hier, elle a été chemin de Roanne à Renaison, tout simplement, puis rue du Phénix, car un orphelinat avait inscrit sur son fronton le nom